

SERGIO KOKIS

AMERIKA

roman



Extrait de la publication

Lévesque
éditeur
RÉVERBÉRATION

La collection
RÉVERBÉRATION
est dirigée par

Gaëtan / Zélie

DANS LA MÊME COLLECTION

- Renald Bérubé, *Les caprices du sport*, roman fragmenté.
Mario Boivin, *L'interrogatoire Pilate*, fiction historique.
Daniel Castillo Durante, *Le silence obscène des miroirs*, roman.
Hugues Corriveau, *De vieilles dames et autres histoires*, nouvelles.
Esther Croft, *Les rendez-vous manqués*, nouvelles.
Jean-Paul Daoust, *Sand Bar*, récits.
Pierre Karch, *Nuages*, contes et nouvelles.
Sergio Kokis, *Clandestino*, roman.
Sergio Kokis, *Dissimulations*, nouvelles.
Henri Lamoureux, *Orages d'automne*, roman.
Guillaume Lapierre-Desnoyers, *Pour ne pas mourir ce soir*, roman.
Andrée Laurier, *Avant les sables*, novella.
Andrée Laurier, *Le Romanef*, roman.
Maurice Soudeyns, *Qu'est-ce que c'est que ce bordel!*, dialogues.
André Thibault, *Sentiers non balisés*, roman.
Nicolas Tremblay, *L'esprit en boîte*, nouvelles.
Nicolas Tremblay, *Une estafette chez Artaud*, autogenèse littéraire.
Claude-Emmanuelle Yance, *Cages*, nouvelles.

AMERIKA

DU MÊME AUTEUR

- Le pavillon des miroirs*, roman, Montréal, XYZ éditeur, 1994; Montréal, Éditions Club Québec-Loisirs, 1995; La Tour d'Aigues (France), Éditions de L'Aube, 1999; *El pabellón de los espejos*, Guadalajara (México), Editorial Conexión Gráfica, 1999; *Fun House*, Toronto, Dundurn Group-Simon & Pierre, 1999; *A casa dos espelhos*, Rio de Janeiro (Brasil), Editora Record, 2000; Montréal, Lévesque éditeur, 2010. (Grand Prix du livre de Montréal, 1994; Prix de l'Académie des lettres du Québec, 1994; Prix Québec-Paris, 1994; Prix Desjardins du Salon du livre de Québec, 1995.)
- Negão et Doralice*, roman, Montréal, XYZ éditeur, 1995; La Tour d'Aigues (France), Éditions de L'Aube, 1999; Montréal, Lévesque éditeur, 2011.
- Errances*, roman, Montréal, XYZ éditeur, 1996; Montréal, Lévesque éditeur, 2011.
- Les langages de la création*, conférence, Québec, Nuit blanche éditeur, 1996.
- L'art du maquillage*, roman, Montréal, XYZ éditeur, 1997; *The Art of Deception*, Toronto, Dundurn Group-Simon & Pierre, 2002; Paris, Les 400 coups, 2005; Montréal, Lévesque éditeur, 2011. (Grand Prix des lectrices de *Elle Québec*, 1998.)
- Un sourire blindé*, roman, Montréal, XYZ éditeur, 1998; Montréal, Lévesque éditeur, 2010.
- Le maître de jeu*, roman, Montréal, XYZ éditeur, 1999; *Mistrz gry*, Warszawa (Polska), Wydawnictwo „Książnica”, 2007; Montréal, Lévesque éditeur, 2011.
- La danse macabre du Québec*, Montréal, XYZ éditeur, 1999 (épuisé).
- Saltimbanques*, roman, Montréal, XYZ éditeur, 2000; Montréal, Lévesque éditeur, 2011 (avec *Kaléidoscope brisé*).
- Kaléidoscope brisé*, roman, Montréal, XYZ éditeur, 2001; Montréal, Lévesque éditeur, 2011 (avec *Saltimbanques*).
- La gare*, roman, Montréal, XYZ éditeur, 2005; *La estación*, Barcelona (España), Montesinos, 2008; México, Educación y cultura, 2008; Montréal, Lévesque éditeur, 2010. (Prix France-Québec, prix des lecteurs, 2006.)
- Le retour de Lorenzo Sánchez*, roman, Montréal, XYZ éditeur, 2008; Montréal, Lévesque éditeur, 2010.
- Dissimulations*, nouvelles, Montréal, Lévesque éditeur, 2010.
- Clandestino*, roman, Montréal, Lévesque éditeur, 2010.

À PARAÎTRE CHEZ LÉVESQUE ÉDITEUR

Les amants de l'Alfama.

L'amour du lointain.

Le fou de Bosch.

Le magicien.

– Prix Québec-Mexique, 2003.

SERGIO KOKIS

AMERIKA

roman

Lévesque
éditeur
RÉVERBÉRATION

Catalogage avant publication
de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Kokis, Sergio

Amerika : roman

(Réverbération)

ISBN 978-2-923844-82-4

I. Titre. II. Collection : Réverbération.

PS8571.O683A83 2012

C843'.54

C2011-942838-5

PS9571.O683A83 2012

Lévesque éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada (CAC)
et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC)
de leur soutien financier.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

© Lévesque éditeur et Sergio Kokis, 2012

Lévesque éditeur

11860, rue Guertin

Montréal (Québec) H4J 1V6

Téléphone : 514.523.77.72

Télécopieur : 514.523.77.33

Courriel : info@levesqueediteur.com

Site Internet : www.levesqueediteur.com

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2012

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-923844-82-4 (édition papier)

ISBN 978-2-923844-83-1 (édition numérique)

Droits d'auteur et droits de reproduction

Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à :

Copibec (reproduction papier) • 514.288.16.64 • 800.717.20.22

licences@copibec.qc.ca

Distribution au Canada

Dimedia inc.

539, boul. Lebeau

Saint-Laurent (Québec) H4N 1S2

Téléphone : 514.336.39.41

Télécopieur : 514.331.39.16

www.dimedia.qc.ca

general@dimedia.qc.ca

Distribution en Europe

Librairie du Québec

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris

Téléphone : 01.43.54.49.02

Télécopieur : 01.43.54.39.15

www.librairieduquebec.fr

libraires@librairieduquebec.fr

Production : Jacques Richer

Conception graphique et mise en pages : Édiscript enr.

Illustration de la couverture : Sergio Kokis, *La chute d'Icare*, huile sur toile, 127 cm × 173 cm, 1992

Photographie de l'auteur : Nicolas Kokis

*À la Kleine, ma sorcière,
pour les chemins qui ne finissent pas.*

L'étranger se définit par le sentiment d'exclusion face au monde qui l'entoure, mais cette impression de détachement dépasse la simple géographie. Même dans son propre pays, parmi ses propres concitoyens, au milieu de sa propre famille, il se sent étranger, le gardien d'un cœur tourné vers l'ailleurs.

JAMES CARLOS BLAKE

L'homme formé par l'angoisse l'est par le possible, et seul celui que forme le possible l'est par son infinité. C'est pourquoi le possible est la plus lourde des catégories.

SØREN KIERKEGAARD

1

Ce jour-là, comme tous les autres jours, Waldemar Salis s'attendait au pire. Même s'il se croyait à la hauteur de la situation, il s'attendait à ce que quelque chose tournât mal. En fait, il craignait le pire depuis toujours, d'aussi loin que sa mémoire fût capable de reculer. Depuis sa plus tendre enfance, son esprit n'avait cessé d'être occupé par des prémonitions terribles, des catastrophes appréhendées. En dépit du fait que ces augures sinistres ne s'étaient pas encore réalisés, ils n'en demeuraient pas pour autant moins probables. Waldemar ne connaissait pas la nature exacte de ces événements tragiques qui guettaient dans l'avenir, mais il s'était persuadé de leur caractère spectaculaire, car ils dépassaient même ses mirobolantes capacités d'imagination. Curieusement, si ces calamités potentielles, gorgées de misère, pouvaient l'inquiéter par leur essence destructrice, par la charge de souffrances physiques et morales qu'elles contenaient pour ses semblables, il ne se sentait pas directement concerné en tant qu'individu concret. Dans son for intérieur, Waldemar Salis était certain qu'il serait épargné quoi qu'il arrivât, pendant que des fléaux terribles s'abattraient tout autour de lui. Cet étrange sentiment d'être l'un des élus, l'un des justes inscrits dans le livre de la vie dont parle le texte de l'Apocalypse, lui semblait être une évidence presque banale, de laquelle il ne tirait ni fierté ni la moindre allégresse. Il gardait d'ailleurs pour lui seul cette révélation, avec modestie, car ce serait faire preuve de sottise que de se vanter — au risque d'humilier ses semblables — à cause d'une qualité qui

ne dépendait pas de ses mérites ni de sa volonté. C'était ainsi et pas autrement, comme une sorte de trait spirituel transmis de père en fils, de la même manière que les gens de la noblesse léguaient leur sang bleu à leurs descendants. Waldemar ignorait d'où venait cette certitude et il préférerait même ne pas trop s'y attarder pour ne pas tenter la concupiscence du démon, à l'image de l'infortuné Job. Mais il reliait cette confiance dans son salut au souvenir des innombrables histoires terrifiantes que son père, le pasteur Jesaïas, avait l'habitude de lui raconter la nuit pour l'aider à s'endormir. En particulier les nuits d'orage, lorsque le petit Waldemar, orphelin de mère et seul dans son lit, s'inquiétait à cause du tonnerre et des éclairs, ou encore à cause du chuintement des rafales de vent dans le feuillage des chênes. C'étaient des récits peuplés de gnomes malfaisants et de sorcières affreuses, de trolls des forêts et d'âmes en peine rôdant nuitamment dans la désolation brumeuse des marais. Des fables baroques, remplies de passions et de violences, de crimes odieux et de vices abominables, que le pasteur concoctait nuit après nuit pour la délectation et pour l'instruction morale de son fils unique. Dans ces élucubrations morbides, que le révérend Jesaïas puisait librement à la fois dans le folklore paysan et dans le texte des Saintes Écritures, le petit Waldemar était toujours la cible des menaces et des attaques les plus sournoises d'êtres fantastiques, sortis des ténèbres pour violer son corps fragile et pour lui sucer l'âme. Pourtant, nuit après nuit, le petit garçon ressortait victorieux de ces combats horribles, avec la même innocence et le même sourire. Tout cela était de la fiction, certes, mais l'enfant ne le savait pas encore à cette époque, ou peut-être qu'il n'arriva jamais à distinguer clairement les catégories de l'imaginaire de celles de la réalité palpable. Durant son enfance, en tout cas, Waldemar croyait qu'il s'agissait bel et bien d'événements réels et susceptibles de lui arriver, que c'étaient des faits se déroulant hors des murs de la maison, ces mêmes nuits où il en entendait

le récit dans le noir, par la voix grave et mélodieuse de son père. C'était très apaisant. Le petit garçon s'endormait souvent avant la fin et ses nuits étaient tranquilles, sans l'ombre d'un cauchemar. Ensuite, quand les autres enfants évoquaient dans la crainte ces mêmes mystères alors qu'ils rôdaient à l'orée des marais, le petit Waldemar se taisait pour ne pas les effrayer davantage, pour ne pas trahir le secret de ses propres visions. Mais il arrivait déjà à imaginer ses camarades de jeu hurlant de douleur sous les crocs acérés des trolls ou des démons reptiliens qui gisaient sous la surface des eaux glauques. Étant un enfant sage et au bon cœur, il déplorait naturellement ces destinées qu'il ne cessait d'imaginer et dont les voisins et leurs familles seraient les victimes. S'il était tenté d'imaginer aussi des façons de les protéger ou de les avertir des dangers, il se devait pourtant de renoncer à ces sursauts de vanité, car s'interposer équivaldrait à contrarier les desseins de Dieu. Jesaïas lui avait bien appris que le premier devoir d'un chrétien était celui de se soumettre dans la joie à la volonté divine, quelle qu'elle fût. S'il y avait d'un côté les élus et de l'autre la grande majorité des damnés, voués aux flammes éternelles — comme l'attestaient les paroles inspirées de Jean de Patmos —, c'est que c'était bien ainsi que cela devait se passer pour la gloire de Dieu dans le ciel et sur la terre. Inutile de tenter d'y voir clair. Le propre des mystères, selon Jesaïas, était de rester obscurs ou paradoxaux pour le cerveau impur et imparfait des créatures. Sans compter que c'était faire preuve d'orgueil — péché plus grave encore que celui de la luxure — que de vouloir comprendre la volonté de Notre Seigneur.

À l'âge de trente-cinq ans, devenu à son tour pasteur d'âmes dans une petite bourgade perdue de Livonie après de longues péripéties et beaucoup d'erreurs de parcours, le révérend Waldemar Salis continuait à s'attendre sereinement au pire. D'autant plus sereinement ce jour-là que ce n'était pas lui qui endurait les douleurs de l'accouchement, mais

bien Martha, sa très jeune épouse, suivant ce qui était annoncé dans le livre de la Genèse : « Tu enfanteras dans la douleur. » Assis devant l'isba, affrontant stoïquement le froid humide de la fin de janvier, avec la bouteille de vodka et la fumée de sa pipe pour seuls réconforts, Waldemar se limitait à louer le nom du Seigneur. Le tabac était un péché presque semblable à celui de l'ivrognerie, il le savait pertinemment. Mais il était convaincu que Dieu fermerait les yeux sur ces peccadilles dans un moment aussi grave pour l'avenir de sa paroisse. Après tout, c'était l'enfant du pasteur qui tardait à sortir des entrailles inexpérimentées de son épouse. Qui plus est, il se souvenait des sages paroles de son regretté père, le révérend Jesaiās, selon lesquelles le tabac était comme l'encens des papistes, donc approprié pour les célébrations spirituelles. C'était sans doute un moment de célébration, car d'après Alija, sa belle-mère, à la lumière de ses propres visions mystiques, du timbre des cris de sa fille et des coups de pied du bébé, il s'agissait d'un enfant mâle.

— Aussi têtue que son père, avait-elle ajouté en le chassant de la chambre et de l'isba dès qu'elle sentit que Martha était prête pour les dernières poussées.



Waldemar ne tenait pas compte des propos méchants de sa belle-mère à son égard. Il la connaissait bien, il l'aimait beaucoup et il la savait impuissante face au pouvoir de la parole divine. Et il n'était pas de mauvais augure qu'Alija fût une sorcière obnubilée par des visions païennes, par les sortilèges et les arts divinatoires reliés aux divinités nordiques des forêts et des marais. Dans ces provinces baltiques de l'empire de Russie, des croyances primitives de toutes sortes pullulaient d'ailleurs, malgré le travail rigoureux d'évangélisation effectué par les pasteurs des divers cultes réformés. Et, justement, les sorcières comme Alija ou d'autres émules de la

mythique Baba Yaga étaient d'excellentes sages-femmes, indispensables lors des accouchements difficiles. Elles possédaient aussi toute la science des herbes et des potions pour alléger les souffrances physiques et pour apaiser les esprits. Comme il s'agissait de la propre fille de la sorcière, Waldemar savait que la jeune Martha était entre de bonnes mains. Après tout, se disait-il, qui sait si un peu de sorcellerie n'est pas de mise au moment d'un phénomène aussi bizarre et impudique que la venue au monde d'une créature, dans le sang et par les chemins de la luxure. Les desseins du Seigneur sont insondables ; peut-être qu'Il laisse cela aux femmes pour qu'elles l'accomplissent entre elles, sans risquer d'offenser leurs époux. Par ailleurs, si Alija s'occupait aussi des remèdes, le pasteur ferait des économies, car ses herbes étaient les mêmes que celles vendues par le docteur Sigailis, le pharmacien.

Waldemar aimait sa belle-mère d'un amour très complexe et difficile à avouer en public. Il savait cependant que son cœur de femme entretenait beaucoup de haine envers lui, et qu'elle s'évertuait à lui jeter des sorts et des malédictions. Comment cela aurait pu être autrement ? Une femme acariâtre est un fardeau et une blessure pour son mari, comme le signale à diverses reprises le livre des Proverbes. Mais la rancune d'une femme frustrée, sans un homme dans son lit, est si profonde que même le très sage Salomon n'osa pas l'évoquer dans ses écrits. Et Alija avait raison d'avoir une dent contre le pasteur Waldemar à ce sujet. Elle était encore belle et bien en chair malgré son apparence négligée de sorcière ; et elle était jeune, environ du même âge que Waldemar. Comme toutes les créatures impies et délaissées par Dieu, elle avait des appétits charnels incompatibles avec sa condition de vieille fille. Bien qu'elle eût mis au monde deux filles, Antonija et Martha, Alija était encore célibataire. Les mauvaises langues prétendaient que le père était un dénommé Vadim, un bûcheron solitaire et peut-être aussi un sorcier comme elle, qui lui rendait parfois visite les nuits d'hiver.

Mais, en fait, on n'en savait rien ; d'autres hommes de la paroisse avaient aussi été accusés par leurs épouses, dans des moments de colère, d'avoir forniqué à l'orée du marais. Or, dès son arrivée, le pasteur ne put s'empêcher de penser à cette Alija à la réputation sulfureuse de sorcière, qui vivait loin de tous en compagnie d'une de ses filles. Alexandr Volkine, l'instituteur, avait épousé Antonija, la fille aînée, et il eut tôt fait de mettre Waldemar en garde contre sa belle-mère, disant qu'elle était une dévoreuse d'hommes comme Lilith, la première compagne d'Adam, ou comme Jézabel la pécheresse. Ces accusations ne firent pourtant qu'aiguïser l'intérêt du pasteur. Avec la meilleure des intentions et en obéissant à son devoir de sauveur d'âmes en péril, il décida de tenter de lui venir en aide par des paroles pleines de sagesse et de dévotion.

Ainsi, Waldemar se rendit un jour à la demeure de la sorcière, située loin du village, en plein cœur des marais. Il ignorait alors qu'il allait par la suite égarer à maintes reprises dans ce chemin forestier les tessons de son innocence autrefois cristalline. L'isba de la sorcière était petite et penchée, avec un toit pentu en paille et un porche très bas. Les fenêtres minuscules protégeaient du froid mais gardaient les pièces toujours dans la pénombre. Le modeste champ de lin aux fleurs bleues ainsi que le potager bien entretenu contrastaient avec ce qu'il vit une fois à l'intérieur. C'était un fouillis de bouquets d'herbes séchées et de chapelets de racines accrochés un peu partout, accompagnés d'une profusion de champignons, de peaux, de plumes d'oiseaux et d'objets hétéroclites qu'il ne put identifier à la lumière dansante du feu de foyer. Un vrai nid de sorcière, tel qu'il l'avait imaginé dans son enfance. Mais dès qu'Alija le vit, au lieu de le chasser ou de le maudire, elle l'invita avec le sourire, le plus naturellement du monde, à rester un peu pour partager la kacha qu'elle finissait de cuire. Elle donna l'ordre à sa fille, Martha, d'apporter le cruchon de vodka et celui de kvas pour recevoir

dignement l'illustre visiteur. Waldemar accepta l'hospitalité, se réjouissant des voies insondables du Seigneur, et il mangea de bon appétit. Il trouva que ce qu'on lui avait dit de cette malheureuse femme était le fruit de l'ignorance et des préjugés des paroissiens, simplement parce qu'elle était une herboriste un peu farouche. Bien au contraire, il constata qu'elle possédait une âme avide d'entendre les paroles chrétiennes. Son corps était peut-être un peu trop exubérant, et sa beauté sauvage avait quelque chose de démoniaque, mais elle paraissait timide et se tenait avec la modestie qui convenait à la présence d'un homme de foi. Waldemar loua la saveur de la kacha et admira sa façon exquise de brasser le kvas. Tout cela lui rappelait les repas qu'il avait connus en compagnie de son père, pendant leurs errances apostoliques dans des régions isolées. Et il renouvela ses visites avec un enthousiasme parfois proche de la fébrilité, car son accueil augurait tout de bon pour leur conversion.

Son assiduité dans cette isba isolée fut acceptée avec tolérance par les paroissiens ; le nouveau pasteur était non seulement jeune, grand et bien bâti, il était aussi célibataire. Et ce détail risquait de semer la discorde au sein de plusieurs couples, à cause des pensées inavouables de certaines épouses insatisfaites. S'il s'occupait de la sorcière — dont on disait qu'elle avait le feu au cul —, il rendait service à tout le monde puisque ses prêches seraient doux, pleins de miséricorde pour les écarts de conduite qu'on n'était jamais en mesure d'éviter.

Alija et sa fille Martha se sentaient très seules et désemparées depuis qu'Antonija avait épousé l'instituteur et qu'elle était partie vivre avec lui à l'école du village. Waldemar aussi se sentait solitaire et quelque peu mélancolique du fait d'avoir échoué dans une paroisse lointaine et primitive, sans les richesses culturelles qu'il y avait autrefois chez son père à Dunabourg et au séminaire de Riga. Pour un homme comme lui, ayant étudié aussi à Hambourg et séjourné à Copenhague,

l'isba de la sorcière fut le lieu d'une étonnante révélation des choses humaines et de la chaleur familiale qu'il ne connaissait que par ouï-dire. En outre, ses longues études et tous ses voyages l'avaient éloigné des préoccupations charnelles qu'on prête habituellement aux hommes de son apparence. En dépit de son long corps musclé et de sa belle barbe blonde, ses yeux d'un bleu intense paraissaient toujours ceux d'un petit garçon, un peu étonnés, comme s'ils étaient à la fois songeurs et perplexes devant un monde qu'ils ne distinguaient qu'à travers le prisme des paroles extravagantes de son père et celui des Saintes Écritures.

Waldemar était puceau mais il était aussi un homme passionné. L'étrange beauté d'Alija, de pair avec la fascination qu'il éprouvait pour le paysage désolé du marais eurent tôt fait d'ensorceler le rêveur qui dormait en lui. Se sentant comme s'il était plongé dans l'une des visions que racontait Jesaïas, il répondit avec tendresse aux plaintes d'Alija, de sa chair torturée par le démon et désireuse d'un baume chrétien. Les fortes odeurs de bête et de rut qui se dégageaient du corps trop blanc de la femme firent le reste. Waldemar se jeta sans crainte dans son gouffre, émerveillé des rondeurs sous ses mains, de la douceur veloutée de cette peau qui se dévoilait à lui sous la rudesse des vêtements de lin et de laine crue. Après les premiers moments d'une surprise maladroite, il s'abandonna à elle avec enthousiasme. Et comme les desseins du Seigneur sont insondables, il continua à s'abandonner dans l'espoir de sauver une âme, ne fût-ce que par ce procédé si peu orthodoxe.

Alija s'adoucit de façon miraculeuse avec les étreintes naïves mais très vigoureuses que le pasteur accompagnait de citations du Cantique des Cantiques. Les premiers mois de cette relation, elle laissa de côté son apparence sauvage et ses incantations pour mettre en valeur son corps plantureux et ses belles tresses blondes. Quand elle se lavait pour recevoir les visites de Waldemar, c'était toujours en chantant et en souriant, dans le vague espoir de le garder pour elle comme

Alléluia ! Amerika !

Au début du xx^e siècle, à Lazispils, petite bourgade perdue d'une région de Livonie (Lettonie), le pasteur luthérien Waldemar Salis, désirant améliorer la vie passablement misérable de ses paroissiens, se met à rêver de la mythique Amérique lorsqu'on annonce la venue d'une commission ayant pour mandat de recruter des immigrants pour le Brésil. À ceux qui veulent tenter l'aventure, on offre gratuitement des terres pour les mettre en valeur et on paie le voyage. Salis convainc une partie de ses ouailles de le suivre vers la terre promise et, tout comme Moïse avait délivré son peuple du joug du pharaon, il mènerait le sien en Amérique, loin du joug du tsar, de la langue russe et de la fausse foi. Un beau matin, le petit groupe quitte le village pour aller à Riga prendre le train. Il gagne ensuite Hambourg, où il s'embarque pour le port de Santos. La traversée s'avère des plus éprouvantes pour les voyageurs qui rêvent de trouver enfin le bonheur dans le village de Nova Europa qu'ils fonderont en arrivant dans la région de São Paulo. Mais le rêve tant convoité se révélera un effroyable échec.



Photo: Nicolas Kokis

Sergio Kokis est né à Rio de Janeiro en 1944 et vit à Montréal depuis une quarantaine d'années. Il a fait de la langue française son outil d'expression littéraire. Oscillant entre deux passions — il est aussi artiste peintre —, Kokis s'est laissé fasciner par la narration et a écrit dix-neuf livres depuis ses débuts comme écrivain en 1994. Parmi ses œuvres les plus connues, soulignons *Le pavillon des miroirs*, *L'art du maquillage*, *Le magicien* et *Les amants de l'Alfama*, qui lui ont valu des prix prestigieux. Nombre de ses livres ont été traduits en plusieurs langues.

Lévesque
éditeur